

succès ce qui jusqu'alors n'avait été qu'un regrettable fiasco.

Donc, ceux qui avaient primitivement acquis la fabrique à la vente du shérif en octobre 1886, entrèrent en société avec M. Wilfrid Skaife, qui, durant plusieurs années, avait été engagé dans le commerce du sucre de betteraves, en Europe, ayant fait de cette branche une étude spéciale en Russie sous des conditions à peu près analogues à celles qui peuvent exister en Canada.

On résolut alors de faire face aux difficultés, quelque grandes qu'elles fussent, et conséquemment les opérations commencèrent le 14 du mois d'août 1887.

La compagnie fut grandement encouragée par la perspective d'une prime votée par le gouvernement de Québec en 1886, aussi par le fait que le gouvernement de la Puissance avait, par un ordre en Conseil, dispensé de tous droits de douane sur les appareils de fabrication, en considération d'un paiement de \$7,500.00 comptant, et sous condition que la fabrique serait en pleine et entière opération dans le mois de novembre 1887. Comme il devint évidemment impossible de remplir cette partie de l'engagement, la dernière condition fut, par un autre ordre en Conseil, étendue jusqu'au mois de novembre suivant (1888).

Dès que M. Skaife prit l'affaire en mains, l'ouvrage commença parmi les cultivateurs et continua sans interruption durant quinze mois, c'est-à-dire à la livraison complète des betteraves, en octobre 1888.

Durant tout ce temps, un certain nombre d'agents étaient à l'œuvre, voyageant de maison en maison, de paroisse en paroisse, engageant d'abord les cultivateurs à donner un nouvel essai aux betteraves, puis leur enseignant la manière de les cultiver, et enfin les maintenant à cet ouvrage.

On jugea à propos, dans plusieurs cas, de faire venir, d'une assez grande distance, des hommes en qui les cultivateurs des différentes paroisses avaient confiance. On découvrit bientôt aussi qu'il faudrait conduire les opérations sur une grande échelle, car les préjugés des cultivateurs s'étendaient à tout, et leur méfiance était difficile à combattre.

Des agents disséminés sur la ligne du chemin de fer à Pacifique, depuis Sainte-Anne de la Pêrade jusqu'à Lachute, sur les deux rives du Saint-Laurent depuis Dorval jusqu'à Sorel, et dans la vallée du Richelieu jusqu'à Saint-Hilaire travaillaient dans nos intérêts.

On visita, en tout, quarante-deux paroisses, et l'on entrevit plus de deux mille cinq cents cultivateurs.

Le cri général était : " Nous savons que les betteraves paient mieux que toute autre chose, mais ayant déjà été trompés nous ne voulons plus risquer d'argent."

Par des efforts prodigieux, on parvint cependant dans la plupart des paroisses, à persuader un certain nombre de personnes à tenter un nouvel effort et, comme gage de bonne foi,

l'on avança de l'argent, à raison de \$10.00 par acre, à tous ceux qui consentirent à semer trois acres ou plus, pour notre industrie.

La majorité des gens s'engagèrent d'en cultiver par de petites étendues de terre, entre un huitième et un demi-acre, circonstance qui contribua grandement à augmenter pour nous les difficultés de la réception du légume.

M. Skaife alla en Europe, où il acheta la meilleure graine possible qu'il distribua, dans la proportion de 16 lbs par acre, à plus de deux mille cultivateurs.

Le printemps suivant, des instruments à semer et à sarcler les betteraves furent largement distribués, les agents de la compagnie donnant à tous des leçons pratiques sur la manière de s'en servir.

De plus, afin de stimuler l'ardeur des habitants de l'endroit et de leur enseigner les meilleurs modes de culture, la compagnie loua, pour et à son propre compte, des terrains à Saint-Charles, sur la rivière Richelieu. Des instructions imprimées furent distribuées partout, et l'on n'épargna ni trouble ni

dépense pour assurer le succès de la récolte.

Règle générale, les cultivateurs étaient très désireux d'apprendre, et se montraient agréablement étonnés du trouble que se donnait la compagnie, déclarant que, si les autres compagnies avaient agi ainsi, les résultats auraient été tout différents.

Jusqu'au commencement du mois d'août, la récolte promettait beaucoup, tant pour la quantité que pour la qualité,

de sorte que l'on avait de grandes espérances pour les profits de cette année. Alors, malheureusement, commença une saison de pluies constantes qui durèrent jusqu'aux gelées de l'automne, et dont les conséquences furent tout à fait désastreuses pour notre industrie. De mémoire d'homme, on n'avait encore jamais eu dans nos régions de pareilles pluies, la terre n'ayant pu sécher le 13 d'août. Or, c'est précisément à cette époque que les betteraves requièrent le plus de chaleur, cela à l'instar des raisins qui ont aussi souffert cette année par une perte de sucre.

En conséquence de ce que les betteraves n'avaient pas atteint une maturité convenable, excepté toutefois celles récoltées par la compagnie et cultivées par elle avec un soin extrême, on a eu un trouble infini à faire bouillir la liqueur qui en a été extraite.

L'analyse faite a démontré que si la formation du sucre dans la betterave n'avait pas été interrompue par un mauvais temps incessant, une très grande quantité se serait produite, chose dont nous avons l'expérience par plusieurs essais antérieurs faits en Canada.

Une autre conséquence néfaste de cette saison pluvieuse pour la compagnie a été la nécessité absolue dans laquelle elle s'est trouvée de payer, en pièces sonnantes, non seulement



CASTRATION DES VACHES, ENLÈVEMENT DES OVAIRES